

CLAIRE EBERSOLD

QUAND TOUT VA
MAL, SOURIS PLUS
FORT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

MELINA BERLENGA
LUC EBERSOLD
STÉPHANE EBERSOLD
LYNA-IZZA ENNAIME
HUGO ERAT
VALENTINE ERNE
QUENTIN FAUVEL
CHRISTIAN GIORGI

BÉATRICE HUSS
SOPHIE KRAEMER
ÉLISE KUSMA
LOUIZA SAIDANE
ALEX SCHWEBEL
KARINE VIX
MARIE-PAULE VIX
CHLOÉ WURTZ

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation inter-
dits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-675-8

Dépôt légal : juillet 2025

L'enfance est l'époque qui va jusqu'à un certain âge, et à cet âge certain, l'enfant abandonne ses occupations infantiles. L'enfance est le royaume où personne ne meurt.

Edna St. Vincent Millay

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

PARTIE 1

L'EFFONDREMENT

Chapitre 1 : Les racines du foyer

Depuis l'enfance, j'éprouvais ce besoin diffus d'ailleurs. Pas celui des cartes postales ou des horizons lointains, mais un appel plus intime, comme si l'air autour de moi manquait toujours d'un souffle.

Ce n'était ni une fuite ni un refus : plutôt l'envie de trouver un lieu où je pourrais enfin me poser, déplier ce que j'étais.

Même aimée, même entourée, quelque chose en moi restait en veille, légèrement décalé, comme si la vie se jouait un peu à côté.

Il m'arrivait de me lever la nuit, sans raison, juste pour écouter la maison endormie. Dans ces silences d'après minuit, un vide ancien remontait, sans forme ni nom, planté là, au creux de la poitrine. Fidèle. Incompréhensible. Presque tendre.

Ce n'était pas une douleur franche, plutôt une mélancolie diffuse ; une faille discrète qui m'accompagnait partout, dans les rires comme dans les silences. Invisible, silencieuse, elle demeurait présente.

Ce sentiment d'être ailleurs, de ne pas vraiment appartenir à ce qu'on attendait de moi, s'est encore accru avec les années. À mesure que les cadres se resserraient, que les programmes scolaires se durcissaient, que les adultes exigeaient des plans de carrière, des projections d'avenir, je sentais en moi une résistance sourde. Je ne voulais pas m'aligner. Pas comme ça. Pas à ce prix.

L'année précédente, on m'avait transférée dans un autre lycée. Officiellement, pour des raisons de discipline.

Les professeurs parlaient d'un « comportement désastreux ».

Je n'étais pas insolente. Juste libre.

Ou du moins, j'essayais.

Je n'entrais dans aucune case.

J'étais quelque chose entre les deux : un point de suspension, un refus poli, une silhouette floue entre les rangs.

Ma seconde avait été une parenthèse.

Un entre-deux vibrant, hors des cadres imposés.

J'avais passé mes journées à rire, à m'évader, à faire l'école buissonnière sans remords, à écouter le monde tourner.

Je passais du temps avec mes amies dans les parcs, les rues et les cafés où personne ne nous attendait.

Entre deux fous rires, nous refaisions le monde, avec l'arrogance douce de celles qui pensent échapper aux lois du monde.

L'avenir ne m'angoissait pas.

Je le regardais de loin, comme quelque chose que je finirais bien par apprivoiser.

Une phrase résonnait en moi comme un refrain silencieux : « Je réussirai autrement, mais j'y arriverai. »

Et j'y croyais.

Non par arrogance, conviction intime. Je ne savais pas encore comment ; je sentais que ma vie briserait tout plan préétabli. Elle serait autre, j'en ferais quelque chose.

Cela résumait assez bien ma façon de voir le monde. Je n'étais pas de celles qui croient qu'il faut les meilleures notes, les meilleures appréciations à l'école. Je ne voulais pas cocher les bonnes cases pour satisfaire les attentes des autres. J'étais de celles qui pensent que le bonheur se trouve ailleurs, loin des bancs de classe et des discours tout faits.

On m'a souvent reproché d'être insolente ou démissionnaire. C'était faux. J'avais simplement une autre vision de la réussite, une autre idée de ce que signifiait « trouver sa place ».

J'entrais en première dans un lycée totalement étranger au monde que je connaissais. Plus qu'un simple changement d'établissement, ce départ vers la grande ville ressemblait à un saut dans le vide, une rupture nette avec le cocon figé de mon village natal. Ce lycée bourdonnait d'une énergie brute, presque électrique. Une énergie qui m'attirait autant qu'elle m'intimidait.

Les codes d'ici brisaient tout ce que je croyais immuable. Plus personne ne cherchait à entrer dans une case. Chacun occupait son espace comme il l'entendait. Les styles s'entrechoquaient sans heurts, comme si toutes les versions possibles de l'adolescence coexistaient dans un même couloir.

Certains se regroupaient en petits groupes serrés, vêtus de noir, chaînes pendantes, le regard défiant. D'autres, en larges sweats à capuche et écouteurs vissés aux oreilles, glissaient

entre les murs comme des ombres. Les plus timides longeaient les casiers, discrets et présents, existant à leur manière dans une pudeur presque élégante.

Ce mélange d'identités m'enivrait.

Moi qui venais d'un village où chacun surveillait l'autre, où la différence suscitait méfiance ou moquerie, je découvrais un endroit où personne ne semblait s'intéresser à ce que l'autre était. Cette absence de jugement m'enveloppait comme une bouffée d'air frais. J'y respirais enfin.

Je respirais enfin.

Ici, personne ne cherchait à deviner si je venais d'une maison avec piscine ou d'une tour HLM. Personne ne se souciait de mes notes ni de mes fréquentations. On existait pour soi, sans validation extérieure. Cette liberté nouvelle me grisait. Elle me donnait l'impression de contrôler enfin quelque chose : mon image, mon rythme, mes silences.

Le lycée cachait aussi des recoins insoupçonnés, comme cette petite salle au fond d'un couloir. Pour moi, ce sanctuaire improvisé symbolisait la première fois que j'éprouvais, dans ce lycée, la liberté d'être soi-même sans artifice. Officiellement ouverte à toutes, elle appartenait en réalité aux filles musulmanes qui ajustaient leur voile à l'abri des regards. Un espace clos, protégé, presque sacré. J'observais cette bulle de loin, fascinée par la délicatesse des gestes, la pudeur partagée. Ce lieu n'avait rien de clandestin, et pourtant il portait en lui une forme de résistance douce, un territoire préservé dans le chaos bruyant de la cour.

Personne ne questionnait leur présence ici. Ce respect implicite renforçait l'idée que ce lycée, malgré ses failles, possédait quelque chose de précieux : une conscience des frontières invisibles, et la volonté de les laisser respirer.

Les semaines passaient, et dans ce décor mouvant, je trouvais peu à peu mes marques. Mon aversion pour les cours ne s'atténuait pas vraiment ; j'affinais l'art de disparaître sans laisser de traces. Un équilibre fragile s'installait entre mes absences discrètes, mes apparitions stratégiques, et ma capacité à feindre l'application.

À la maison, ce nouveau rythme instaurait un certain calme.

Pour la première fois depuis longtemps, mes journées semblaient suivre un fil conducteur. Rien d'exceptionnel.

Juste une routine douce, où mes copines occupaient la majeure partie de mon temps libre. On se retrouvait entre deux classes, on refaisait le monde sur un banc ou sous un porche, cigarettes glissées entre les doigts comme des trophées. Nos rêves s'échappaient dans l'air tiède, teints de liberté et d'impatience.

On se retrouvait toujours aux mêmes endroits : derrière le gymnase, sur le muret qui bordait le parc, ou sur ce banc en ville, légèrement penché, devenu notre quartier général. Assises là, jambes croisées, épaules frôlées, cheveux emmêlés par le vent et paroles libres, on passait des heures à parler de tout et de rien. De nos familles, de nos histoires d'amour plus rêvées que vécues, de nos envies de fuite, de nos colères contre l'ennui et l'injustice, de nos plans d'avenir à moitié sérieux, à moitié fous.

Il y avait toujours une musique de fond s'échappant d'un téléphone, une canette vide, un paquet de chewing-gums à moitié entamé. C'était notre décor. Il n'était rien de spectaculaire, mais c'était bien le nôtre. Dans cet espace sans adultes, sans règles, sans attentes, on existait pleinement, peut-être plus que dans nos propres maisons.

On rêvait fort.

Nos ambitions prenaient la forme de départs soudains, de carrières artistiques, de voyages sans billet retour, de vies construites loin de ce qu'on nous avait montré. Ouvert à l'imprécision et parfois irréel, mais toujours authentique.

Nous ne redoutions presque rien. Ou, du moins, nous faisons semblant.

Pendant que les adultes discutaient bulletins, avenir et bon sens, nous construisions notre propre définition de la liberté.

Une liberté fragile, bricolée avec les moyens du bord.

Une liberté bancaire, souvent irréfléchie, parfois risquée.

Une liberté vibrante. Réelle. Intense.

C'était un monde parallèle, le nôtre. Les règles y étaient floues, les adultes lointains, les responsabilités abstraites. Ce qu'on ne comprenait pas, on le tournait en dérision. Ce qui nous faisait peur, on l'enveloppait de rires. Et quand les émotions devenaient trop vives, trop dures, on trouvait des manières à nous de reprendre le contrôle. Maladroites, dangereuses parfois. On se croyait invincibles. À cet âge-là, on croit toujours que rien ne peut nous atteindre, que la vie commence à peine et que tout est encore possible.

C'était notre façon de tenir debout, de refuser la fadeur, de nous convaincre qu'on était déjà en train de choisir nos vies, même si, en réalité, on en devinait à peine les contours.

L'une d'elles, passionnée de mode, traquait sans relâche les dernières tendances. Son budget, souvent trop serré, l'empêchait de s'offrir ce qu'elle désirait. Alors, un rituel s'était installé. Chaque mardi, durant notre longue pause entre deux cours, on quittait le lycée pour le centre commercial. Nous jouions un jeu risqué : nous approprier les vêtements qui nous faisaient de l'œil, sans passer par la caisse.

C'était presque devenu une forme d'art.

Une stratégie huilée. Un ballet bien rodé.

On portait les vieilles chemises trop larges de mon père, parfaites pour glisser discrètement ce que l'on convoitait. Dans les cabines, c'était toute une chorégraphie : empiler les pièces choisies, les dissimuler soigneusement sous nos vêtements. À la sortie, on affichait nos plus beaux sourires, on saluait poliment les vigiles, complices sans le savoir.

Ce jeu étrange avait surgi dans cette atmosphère, comme une danse improvisée. Voler, non par nécessité ni pour combler un vide matériel ; c'était pour éprouver le frisson. Le risque. La sensation d'être au-dessus des lois, au-dessus du monde.

Cette sensation était grisante : l'adrénaline me propulsait, les battements de mon cœur résonnaient avant l'acte, et, dans ce regard furtif échangé entre deux rayons, je me sentais inatteignable.

Le cœur qui cogne juste avant d'agir.

Le regard furtif échangé entre deux rayons.

Le sac entrouvert, les doigts qui glissent, et cette seconde suspendue où tout semble s'arrêter.

Ce n'était pas tant l'objet désiré que l'instant précis où nous nous sentions vivantes, puissantes, inatteignables. Je ne songeai pas aux conséquences.

À cet âge-là, on croit toujours qu'on ne risque rien.

À la maison, rien ne trahissait ce manège.

Je rentrais parfois avec une garde-robe flambant neuve, un sourire en coin, une histoire inventée : une copine généreuse, un bon plan, des soldes improbables. Personne ne posait de questions.

Cette année-là, je ne vivais ni dans l'euphorie ni dans la mélancolie.

Je flottais quelque part entre les deux, suspendue dans un brouillard tiède, incapable de choisir un camp.

Oscillant entre le désir de me fondre dans le décor, de devenir invisible pour qu'on me laisse enfin tranquille et l'envie viscérale de m'imposer au monde, de hurler que j'étais là, que j'existais, que j'avais quelque chose à dire.

J'étais une funambule sur un fil ténu, cherchant l'équilibre entre une discrétion confortable et une soif violente d'exister pleinement. Le moindre faux pas menaçait de me faire basculer ; je continuais d'avancer, portée par un instinct encore incompris.

À cet âge-là, on pense que la douleur viendra plus tard, que le drame ne nous concerne pas, que le monde est encore assez vaste pour accueillir tous nos rêves.

À la maison, chacun vivait à son propre rythme.

Nous portions le même toit sans toujours partager les regards.

Pas toujours les silences.

Ma mère avançait, chaque jour, lestée d'un poids qu'elle gardait pour elle.

Jour après jour, elle s'occupait de mes frères et de moi, jonglant entre courses, ménage, repas, trajets, rendez-vous, bobos et oublis. Elle tenait la maison telle une digue face à la tempête : les dents serrées, elle dissimulait le débordement, comme si rien ne vacillait.

Elle s'effaçait derrière son rôle de mère comme on s'efface dans un uniforme trop serré.

Elle portait son amour comme une armure : solide, étincelante, si lourde.

Et derrière cette armure, il ne restait presque plus de place pour elle.

Elle oubliait qu'elle existait en dehors de nous.

Ses rendez-vous s'annulaient les uns après les autres, toujours pour de bonnes raisons. Un enfant malade. Une réunion imprévue. Un planning qui déborde.

Elle repoussait ses désirs avec une douceur presque violente, comme si vouloir quelque chose pour elle relevait déjà de l'égoïsme.